

Bernard Noël

Les Plumes d'Éros

Œuvres I

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

UN JOUR DE GRÂCE

1

Pour commencer, un doute : puis-je, aujourd'hui, parler avec exactitude d'un événement survenu autrefois, et puis-je le faire en m'appuyant sur une écriture qui s'est formée bien plus tard en se fondant sur l'oubli contre la mémoire ? De plus, toute ma vie, j'ai dit NON à la grâce pour la raison qu'elle relève d'une transcendance inadmissible dans un monde où je ne trouve un peu de sens qu'en tenant tout cela (monde et transcendance) pour insensé.

Autre réserve, s'il m'arrive de connaître encore des états de grâce, ils sont liés à un exercice qui m'a conduit à éprouver le volume extérieur de mon regard comme un espace physique doublant le volume interne de mon corps. Les images du monde en arrivent ainsi à former un spectacle intériorisé dès avant de passer en tête et d'y être réfléchies. Tout ce que mes yeux prélèvent alors dans ce qu'il est commun d'appeler le « dehors » connaît une sorte d'allègement le temps de ce passage aérien et déjà intime. La conscience que le regard est à la fois l'espace d'une translation et celui d'une activité intérieure – comme si le corps allait jusqu'où vont les yeux – est, je l'espère, assez partagée car la qualité de toutes les relations s'en trouve accentuée.

J'en parle à cette place pour la raison qu'il ne m'était pas facile d'accepter d'écrire le mot « grâce » et que voilà, peut-être, située la possibilité qu'il existe un état de grâce corporel dans le simple fait de regarder et d'être conscient de ce qu'est le regard quand il ne se contente pas d'informer.

J'ouvrirai encore une parenthèse afin, toujours, d'envisager les causes d'une déformation éventuelle de l'événement que je veux rapporter. J'ai dit mon refus de la « grâce » : il est lié à un recours fréquent au négatif – recours dont il m'arrive de me demander s'il n'est pas caractériel dans la mesure où il n'est pas un exercice spirituel. Je n'ignore pas ce dernier, mais je n'en cultive pas la pratique. Toutefois, un assez long séjour dans un monastère du mont Athos m'a appris que le partage respectueux d'un certain espace de la prière et de la vie érémitique pouvait entraîner une intériorisation par solidarité équivalente à une pratique. Or, dans un monastère orthodoxe, ce qui vient en partage n'est pas la règle mais la grâce. J'ai donc vécu là une espèce d'actualisation de la grâce qui, sans doute, a facilité mon retour sur les brisées du jour maintenant très lointain que je désire évoquer.

J'ai été élevé dans une famille paysanne et catholique. La maison, vaste et ancienne, mettait beaucoup de passé sous le présent. Elle est située dans une région et un village isolés, à mille mètres d'altitude. Les derniers hivers que j'y ai vécus furent sibériens. Je n'en conserve que la neige. Ce n'est pas un souvenir. C'est le lieu de l'attente : un sol éclatant couvert d'un ciel noir. J'ai quitté cette maison pour un collège, qui avait le statut de petit séminaire. J'y ai appris le latin et le grec ancien comme des langues vivantes. Et la religion comme l'unique activité digne d'attention. L'exercice le plus recommandé aurait dû développer la conscience de l'état de grâce jusqu'à provoquer l'union avec Dieu. Mais aucune technique ne nous était enseignée, pas plus que n'étaient indiquées sur l'éventuel

chemin ascendant les stations de l'épiphanie et de l'illumination. Conséquence : en dépit de la conviction, tout cela n'était pour nous que discours et vaine agitation devant l'inaccessible.

Pourtant, un jour du troisième trimestre 1946, j'ai connu l'emportement promis et la joie lumineuse. J'avais une escarboucle au front. Je ne m'en souviens pas : je vois et, aussitôt, me revoilà dans la bulle où tout est résolu parce que l'union est réalisée. Oui, l'Union !

Je vois, j'essaie de voir, et la reconstitution s'opère – ou ne s'opère pas – immédiatement. Toute ma vie, j'ai eu ce lieu dont je ne sais s'il est en moi ou en suspension près de moi, ce lieu lumineux. Longtemps, je l'ai évité ou repoussé par refus ou méfiance. Il est là sans être là. Il est souvent interdit, clos sur lui-même. Il est parfois brusquement ouvert.

Ce jour ancien a toujours fait date mais moins par l'événement que je viens de rapporter que par ses conséquences. Dès le lendemain, j'ai cessé de croire, et plus jamais je n'en ai éprouvé le besoin. Plus jamais je ne me suis engagé dans une « foi » quelconque même s'il m'est arrivé d'en éprouver la tentation dans l'engagement politique. À l'époque où survint ce jour, je ne pouvais cesser d'assister aux offices parce qu'ils faisaient partie de l'emploi du temps obligatoire au collège : j'ai cessé d'aller à la table sainte. Je restais seul à mon banc pendant que tous mes camarades allaient communier. Cela m'a jeté dans la séparation. Ma solitude niait la communion.

Désormais, l'état lumineux a changé d'orientation : il est à présent isolé et n'ouvre que sur lui-même. Si j'essaie d'en préciser la nature, je n'aperçois que sa ressemblance avec l'espace qu'autour de moi ouvre le regard. Non, ce dernier est substantiellement le même que l'état ancien mais il n'est pas environné du même lieu. L'ancien est dans mon corps : c'est une poche

lumineuse qui se dilate, qui envahit tout mon volume intérieur, et qui l'illumine en abolissant toute frontière entre dehors et dedans. Le bonheur est dans cette abolition-là... Il en va pourtant de même avec le nouveau quand le regard déchaîne un torrent spatial qui emporte ma face et mon dos pour m'unir, non pas à une Figure en soi restrictive, mais à l'énergie spatiale à jamais courante. Et tout s'accélère dans une perte de l'identité... Perte devenue l'essence du plaisir de voir puis du plaisir d'écrire, qui eux aussi déclenchent (parfois) l'unité des espaces intérieur et extérieur en me plongeant dans l'oubli de tout ce dont m'écarte leur activité.

Au départ, j'avais l'intention de raconter comment l'illumination de la fin du printemps 1946 m'avait fait perdre la foi, changer de collègue, changer de prénom, changer de posture pour extraire de mon corps la seule transcendance véritable : celle que développe la langue... Mais tout cela n'est-il pas trop intime, pour avoir la signification que je voudrais fonder ?

Compte uniquement la métamorphose qui s'opère dans le regard : tout à coup la conscience de la vue dans la vue consume son objet pour que brille sa seule quintessence lumineuse. Devenu alors sans lourdeur, c'est-à-dire sans image, l'objet n'est plus qu'énergie de fusion...

2

Pourquoi ce texte – mais il s'agit moins d'un texte que d'une confidence –, pourquoi lui en ouverture de ce livre ? C'est que, libéré de la foi par l'excès dans lequel un jour elle me projeta, il m'est resté de cette expérience l'appétit de situations

excessives. L'erreur serait de mettre du tapage dans ce qualificatif alors qu'il n'atteint pour moi son plein effet que dans la discrétion et l'intimité. Pas d'alcool, pas de drogue, rien qu'un élan entretenu avec assez d'obstination pour qu'il exténue sa propre fatigue et se développe jusqu'au bout. Quel bout ? Cette limite ne se mesure pas : elle s'observe à force de répétitions bien qu'aucune ne puisse donner l'assurance d'être le point ultime.

Le projet, que dicte une nécessité inqualifiable, est d'aller sans illusion vers un éclat dont on ne saura jamais s'il permet d'entrevoir une révélation ou la destruction. Les deux, probablement : elles sont inséparables. La seule certitude, c'est qu'il n'y a pas de « visitation » verticale car tout va du bas vers le haut : le sacré ne descend pas, il monte. Et durant cette montée, l'élan abolit parfois la différence entre l'intime et l'impersonnel. À cet instant, l'extrême n'a plus de sens : à quoi bon le sens quand l'espace est infini !

L'étonnant est que rien n'est définitivement acquis, que rien n'est définitif sauf la mort, mais nous allons jusqu'à elle sans la moindre chance d'éprouver ce qu'elle est. Autrement, nous glissons d'un état exceptionnel dans un état ordinaire sans aucune prise sur le glissement. L'exceptionnel n'a pas de durée parce qu'il est incommensurable : cette qualité fait qu'en lui – selon l'approximation du Poète – rien n'a lieu que son lieu alors que, dans l'ordinaire, tout peut avoir lieu.

Mon état de grâce a surgi dans l'ordinaire du collège en m'arrachant si bien à cet ordinaire qu'il m'a fallu pour le rétablir, comme je l'ai dit déjà, changer de collège, changer de prénom, changer de comportement. C'est l'exigence du changement qui a souligné la rupture provoquée par l'événement de la grâce, et qui a fait date. J'ai vécu ensuite dans un après qui ne conservait que la marque de la rupture. Pourtant, si je suis entré dans

un état de grâce du regard dont la conscience fut aussi bouleversante et brusque que celle de 1946, le passage ne s'est pas accompli sans une expérience également radicale. L'étrange est que j'ai omis d'en parler à la suite de l'autre.

L'état de grâce lié à la pratique religieuse n'eut pour effet que la rupture avec le contexte qui l'avait préparé tandis que la grâce liée au regard peut, une fois connue, se convoquer à volonté. L'observation du lieu du regard, de son volume et de son élément m'occupe depuis – je ne sais depuis quand faute de repères –, m'occupe en tout cas depuis que j'écris. Ce qui était latent fut tout à coup dévoilé par une révélation aussi violente que la première. Je travaillais sur l'œuvre de Matisse. J'ai lu de lui cette phrase : « Quand je peins, je vois dans mon dos ! » Je contemplais en même temps la toile intitulée *L'Atelier*. Aussitôt, mon dos disparut, volatilisé : le flot élémentaire de l'espace l'avait emporté. L'extérieur déferlait dans l'intérieur et rétablissait leur unité...

C'était en 1982. L'effet de cette « grâce », purement matérielle cette fois, a duré longtemps, duré des semaines en me libérant de la malédiction qu'était alors pour moi le refus de la représentation, donc du récit...

3

Depuis fort longtemps, j'évite l'emploi du « je », mais comment ne pas l'employer quand tout passe par lui et que son emploi est une vérification ? Le projet de rassembler les textes dispersés qui constitueront ce volume a tout de suite conduit mon « je » à réclamer la mise en tête des quelques pages d'« Un

jour de grâce » écrites il y a une dizaine d'années. Sans doute soupçonnait-Il une relation entre la Grâce et Éros. Il était fort capable de penser que l'absolu d'un jour puis sa perte avaient logé en lui un insatiable appétit d'amour qu'aucune créature n'avait pu combler. En conséquence de quoi, Il avait, par défaut, écrit quelques fables. Cette explication vaut évidemment ce qu'elles valent toutes devant la vie qui les épuise. Comme Il était bien conscient de cet épuisement, Il a cherché plus bas, vers l'origine, et s'est dévêtu de l'amour en regardant le sexe. Il s'est redit alors que le sexe dépend de l'espèce et que celle-ci agite en lui la seule transcendance véritable, qui est l'instinct de reproduction. Bien ! s'est-Il écrié, mais il s'agit de fables ou, si l'on veut, de récits, et ce qui s'agite dans leurs pages n'est pas l'espèce, c'est la langue. Il n'a pas osé se répéter une fois de plus que, parallèlement à l'espèce, la langue est la seule autre transcendance indubitable, et que toutes deux nous pénètrent par le bas au lieu que les sonnettes divines empalent verticalement notre cerveau... Reste qu'en se croisant, la langue et l'espèce dégagent à leur point d'intersection des moments de grâce !

P.-S.

Toute chose mentale a son arrière-pays qui se perd dans les ténèbres. L'écriture cherche à dialoguer avec la présence qui se tient là-bas, dans le noir. On a tendance à penser que ce là-bas est un au-delà alors qu'il est un en-deçà. Qu'il est du côté de l'insaisissable origine et non dans un après dont la porte serait la mort. Celui-qui-écrit-ici voit son ombre se dessiner vaguement, surgir, s'avancer, reculer, se perdre. Est-ce bien une ombre : n'est-ce pas plutôt son double ? Le Je n'est rien tant qu'il ne s'est pas reflété sur le Tu, mais le Tu efface le Je parce

qu'il a sur lui l'avantage du silence. Ainsi la langue de Je ricoche sur Tu puis, ayant rebondi sur lui, remplit d'ombre la bouche de Je. D'ombre et de silence. Mais, chargée de substance spatiale par ce renvoi, la langue entraîne alors vers la page la présence essentielle de Tu comme si, vide et blanche, la surface entrouvrait la porte du retour vers le paradis perdu de l'unité.

L'AMOUR BLANC

UN

- J'aime le sens.
- Bien sûr, dit-il, mais tuer est un plaisir aride, car si l'on peut varier les techniques, la victime s'entête à ne mourir qu'une fois.

DEUX

– Ça sent dieu, dit-Elle, et j'éclate de rire en regardant la glace.

Doucement, Elle remue Son cul, et peu à peu Sa fente bâille et salive.

– Regarde, dit-Elle, regarde : dieu rumine.

Je me penche hors du lit et saisis ma chaussure. Un geste et la glace se fend, étoilant l'infâme rumination.

– Qu'est-ce que cela change ? Demande-t-Elle.

– Le fond du temps, dis-je.

Mais déjà je ne suis plus derrière ma peau : je suis dans l'étoile.

TROIS

À l'heure dite, Elle est entrée, nue et blanche, et s'est fixée au centre de la pièce, en m'y tournant le dos.

– À quoi penses-Tu ? ai-je bientôt demandé.

– ...

Rien ne bouge. L'air bleuit.

– À quoi penses-Tu ?

– ...

Il est tard. Quelque chose ou quelqu'un soulève en moi des brassées de neige. Je me souviens que, moi non plus, je ne bouge pas.

– À quoi penses-Tu ?

– ...

Alors, très lentement, la statue s'incline, et sous Ses reins l'œil de dieu entrouvre les paupières.

Et je ris : il est au pouvoir de mon sexe de crever cet œil.

QUATRE

– Invente-moi un cri silencieux.

CINQ

La chambre est vide. Il fait froid. Nous sommes nus.

– Regarde, dis-je.

Et je lève mon bras gauche. Très droit.

– Regarde !

La tension bleuit mon cœur, et je parle de derrière les lèvres. Entre nous, l'air est en train de prendre, car nos regards y gèlent.

– L'Autre, crie-t-Elle.

Et mon sexe, aussitôt, se dresse, et l'espace s'allonge et se répand autour de lui, cependant que mon bras continue de suspendre le temps. Je...

– Je est un Autre !

Et sa bouche se met à dévorer l'espace.

SIX

... dieu pour trahir systématiquement mon corps, et mon corps pour trahir définitivement dieu...

SEPT

Elle et moi nous étendons sur une glace. Nous sommes nus. Nous n'existons pas.

Nos amis parlent, à l'écart. De temps en temps, l'un nous foule aux pieds, en passant. Il ne le sait pas. Nous sommes froids.

Au matin, ceux qui parlaient nous découvrent avec étonnement.

– Tiens, dit l'un, nos verbes se sont incarnés.

Il se penche et me touche, puis, ayant demandé l'aide d'un autre, il me soulève et me dépose sur Elle.

Plus tard, tandis qu'on installe autour de la glace une rampe d'ampoules bleues, quelqu'un nous lie membre à membre, Elle et moi, en veillant à ce que nos bras soient en croix.

Une lumière pâle jaillit : elle nous fait flotter dans l'air de la glace. Nos amis se rassemblent pour contempler le spectacle.

– *Verba volant*, dit l'un.

– *Amen*, répondent les autres.

HUIT

Elle est seule avec moi, et blanche – blanche d'absence à force de n'avoir pas été touchée. Elle est à la merci d'un geste.

– Tu es froide comme l'amour, dis-je.

– Il te manque un couteau, dit-Elle.

Sa voix est un tremblement à la limite du dégel : je l'ai vue.

– Regarde, dit-Elle.

Un brusque déploiement de têtes, d'épaules, de bras brouille l'espace et, au bout de Son corps renversé, Son sexe apparaît devant moi.

– Ne bouge pas, dit-Elle. Je suis cette absence qui te ronge... Tu ne m'étreins que pour me retrouver face à toi... Dans tes bras, je suis toujours ou bien déjà passée ou encore future... Allume les glaces...

Je le fais.

Une infinité de sexes pousse autour de moi. Mon membre saille, et j'ai une infinité de membres au bord de cette infinité de sexes. L'angoisse du nombre allume un terrifiant plaisir le long des nerfs, mais le nombre reste intact devant le balancier du sexe.

J'éteins.

Ô solitude encore plus nombreuse... Si Tu parles, Tu seras derrière moi, et si je parle, Tu me croiras derrière Toi... et nous tournerons l'éternité durant face à face sans nous voir...

Le renversement de son corps est un ciel et une aurore. Je contemple ce signe et mon corps est gros de rire.

– Le couteau, dit-Elle.

Je prends l'arme blanche.

Il ne faut rien déranger. Il faut que le geste soit assez prompt pour demeurer invisible. Le couteau se fiche entre deux paupières.

– Je t'aime, dis-je.

L'eau du temps blanchit.

Plus tard, je vais m'agenouiller devant Elle, et mes lèvres, aspirant l'arme, la restituent à mon ventre. Le vide alors baise ma bouche, et je lui tire la langue.

NEUF

La pièce est nue, le sol couvert de cendres.

– Que ta présence soit, dit la voix.

Elle entre. Elle avance. En cercle, autour d'Elle, nous tombons à genoux. Elle est droite et nue.

– Que tout commence, dit la voix.

Et l'officiant, prenant une poignée de cendres, la fait couler lentement d'une main dans l'autre, puis de l'un à l'autre.

Silence.

Un cri.

La lumière est concentrée sur Elle, et nos corps sont la peau de cet air lumineux qui L'enveloppe.

– Ô frigide, je crois en Toi, psalmodie la voix.

– Je crois en Toi, disons-nous.

– Ô veine du verre, Je crois en Toi.

– Je crois en Toi.

– Ô œil gelé, je crois en Toi.

– Je crois en Toi.

Nos nuques se renversent vers la nuit, et son lait opaque coule dans nos yeux. Coule et nous remplit.

Alors, les nerfs, à l'intérieur, font un système blanc.

– *Credo*, dit la voix.

Nos paupières se ferment, et derrière elles nos yeux fondent. Et cet acide ravage tout le système. Et nous sommes creux.